

La forge No.6, Corlevour éditions, 2025, 238 pages.

Aux eaux profondes de l'intériorité

Note de lecture par Iren Mihaylova



Dessin par Anael Chadli, 2025 dans la forge n.6, p. 117.

Le mot *forge* vient du latin *faber*. Une longue et belle ouverture est dédiée à ce sujet, où François Bordes dans « Chantier naval » porte le poème au titre du chantier, de l'exploration, de la fabrication-action collective, où la poésie « sert » dit-il, à construire un esquif, un bateau, une bonne pirogue, à l'aide de l'équipage du poème recouvrant tout métier presque. Tout métier sert au poème. Le poème sert. Un bateau donc pour naviguer dans les eaux profondes de l'intériorité, idée que la peinture Nathalie Strassele avait abordée dans Le petit manuel de navigation intérieur transformé par la suite en Navigation intérieure (*livre d'art et de pensées poétiques d'Iren Mihaylova et de Nathalie Straseele*), avec cette idée de la nécessité des outils : le poème, la navigation, le bateau pour explorer l'âme.

Cette navigation commence « ailleurs », dans *la forge*, en empruntant les chemins des pays étrangers : la Pologne, la Finlande, les Pays-Bas, l'Angleterre, la Russie, le Danemark, la Mongolie, les États-Unis : plus d'un tiers de la revue est dédiée à la traduction, une riche palette et enrichie, empreinte dans les traces du numéro 5 qui avait déjà présenté une panoplie de fleurs exotiques de la traduction. Cette-fois-ci, voyage en mers nordiques et en océan atlantique, où les eaux intérieures, seraient-elles les plus froides et les plus profondes ? Une chose est sûre, « les yeux sur les ailes sont ouverts sans crainte » (Bianka Rolando traduit par Isabelle Macror, p.13) car « celui qui a peur de son ombre / n'osera jamais s'avancer dans la lumière du soleil » (Mårten Westö, traduit du suédois par Philippe Bouquet, p.20). Les références du sombre maritime abondent et dans une surprenante originalité qui se déplace du paysage nordique extérieur, au paysage nordique intérieur :

Sur l'eau noire de la mer le navire scintillant

pose couture après couture tandis que debout dans la cuisine

maman transfère des ténèbres d'une marmite à l'autre. (p.21)

Ce projet, est-ce « bâtir », « forger » en terre extérieure, terre étrangère, ailleurs, pour revenir à soi ? À l'instar du navire qui part en des eaux lointaines pour revenir, sachant qu'il ne peut pas se baigner deux fois dans la même mer car de l'eau a coulé et l'eau a changé. Mais l'eau ne change-t-elle pas si l'on reste au même endroit ? Quelle différence cela fait au fond ? Est-ce une question de changement de climat, ou plutôt, de changement de regard sur le monde, ce qui n'est possible qu'en se déplaçant ailleurs ?

Il y a peut-être une autre nuance à saisir car « à l'affût du tonnerre », cet état « léger » de calme certitude où « fraîche caresse n'annoncera aucune pluie » (p.41), qu'évoque Keith Douglas (traduite par Xavier Hanotte), n'est accessible qu'au cœur du voyage avec soi (seul) à bord. Il est à noter aussi que ce n'est pas le Je lyrique qui part d'abord en exploration mais bien son ombre « errante » que rien n'empêcherait de revenir. Est-ce bien cette chose que nous ignorons qui nous précède ?

« Le poème comme « somewhere else » est aussi vu sous le prisme du voyage qui nous déplace, « d'une chose à quelque chose d'autre » comme cette quête de sublimation que l'artiste nécessite absolument pour vivre et qui se trouve parfois même dans des actions banales, dans le quotidien (Martin Glaz Serup traduit du danois par Christian Bank Pedersen).

Ce somewhere else vu aussi comme endroit du désir, qui est souvent chez les poètes, et tout être d'ailleurs, « ce rêve en dehors de la réalité » « de savoir », sans pour autant pouvoir pleinement le réaliser : qui l'on est (Tchaghnaa Purevdor, traduit du mongol par Maitsetseg Shonkhor (p.76).

Partir ailleurs pour mieux revenir à soi donc et dans la deuxième partie « D'ici » de la revue, dans la langue de départ : le français, où pour rentrer après la langue-route « on enfonce les portes / on entre » dans « les rainures bleues des phrases », « faisant du temps un écart que le bleu comble » (Simon Degrave, p.102).

Puis, intervient l'idée du voyage en profondeur, où entrer chez soi oblige aussi à pénétrer les couches les plus profondes, angoissantes de l'être, une navigation en eaux profondes car « une eau ne ment pas / et cherche à rejoindre / une eau plus grande qu'elle ». (Didier Gambert, *Seuils*, extrait, p.117), « cette vérité – pas toute – qui n'existe que de parler, même aux murs » (Pascal Boulanger, *Du cœur qui n'est qu'un dessin* (p.123). D'ailleurs, Boulanger nous rappelle que rentrer chez soi est à la fois une affaire solitaire car « l'absence habitée n'est pas présence » et que trop de lumière dans le vide aveugle, à la fois de « merveilleuses merveilles » tombées dans le vide (la pupille des yeux ?) nous éclairant d'une sensation ouverte vers le ciel qui « même gris ne se salit pas » (p.127). Les yeux perdent pour ouvrir et l'analogie de la mer est encore une fois présente pour traduire les ondulations internes, lorsque tout vacille, tout s'effondre : tout renaît. « Deux temps différents dont on pourrait se demander s'ils se rejoignent » (Gaël Tissot, *De sable errant*, extrait, p.140). Or, n'oublions jamais : « Le chaos ira toujours plus loin qu'un concept qui tente de le réduire en une théorie lisible. » (Philippe Jaffaux, p.177). Mais mieux dit par Albert Fleury, ce très grand poète de l'intériorité (p.223) :

*(...) il faudrait des paroles plus nues
un langage hors des mots de doute
d'une fureur à épuiser le sens
où éclore un verbe affranchi
dans des cristaux éparpillés du cœur. »*

Parole qui surgirait, comme le rappelle Claudine Bohi (p.238) dans « D'où vient mon poème ? Comment vient-il ? », de la « grande mer de l'impensé » (et le non-pensé).

Les poètes, ont-ils construit une barque pour traverser ?

Tous droits réservés au laboratoire de création contemporaine Peau Electrique. Chronique publiée en novembre 2025. « Aux eaux profondes de l'intériorité » est notre 38^{ème} chronique !